

## ***L'Italie de Stendhal\****

Hélène de Jacquelot  
Università di Pisa

Stendhal a passé presque un tiers de sa vie en Italie, environ dix-sept ans, de 1800 à 1841, pour de brefs séjours ou pour de plus longues périodes, pour les motifs les plus variés, pour le plaisir et par obligation. Il ne s'agit pas d'épuiser la « matière italienne » qui directement ou indirectement a nourri l'œuvre stendhalienne, mais d'indiquer quelques pistes de réflexion, non exhaustives.

### **Une Italie imaginée et désirée à travers les livres**

La passion stendhalienne pour l'Italie a des racines lointaines et profondes. Bien avant d'avoir foulé la terre italienne, Stendhal a imaginé, rêvé, désiré le pays qu'il pensait être le pays d'origine de sa mère, morte alors qu'il avait sept ans. La légende familiale raconte que l'arrière-arrière-grand-père maternel avait émigré en Avignon francisant son nom de Guadagni en Gagnon. En fait la famille Gagnon est originaire de la Provence.

Dès l'enfance à Grenoble, le jeune Henri Beyle a imaginé l'Italie à travers les livres ayant appartenu à sa mère, entre autres Dante que la mère lisait en italien et l'*Orlando furioso* qu'il a lu en traduction à dix ans : ce récit enflamme son imagination insérant l'Italie dans un cadre héroïque et chevaleresque ; il donne au futur écrivain, un tempo, un rythme, et une technique, le récit essentiel des faits : « L'Ariosto forma mon caractère » et « mon imagination » dira-t-il dans la *Vie de Henry Brulard* (VHB, 619, 693).

Cette Italie de papier est porteuse de romanesque, génératrice de modèles stylistiques et narratifs, qui dessinent des paysages imaginaires – le bois, le lac, la forêt – qui deviendront des *topoi* narratifs, ces « luoghi ameni » de l'épigraphe d'Ariosto, placée en tête de la *Chartreuse de Parme* : “Già mi fur dolci inviti a empir le carte / li luoghi ameni” (*Satira IV*, v. 115-116).

Cet horizon livresque s'enrichira au fil des voyages en Italie, formant une sédimentation de lectures qui alimenteront la « matière italienne » : Tasso et Ariosto, mais aussi le « charmant Goldoni », Boccaccio, Metastasio, Machiavelli, Petrarca, Bandello...

\* voir les « Remarques sur la *Gerusalemme liberata* » (30 décembre 1802-8 janvier 1803) : <http://stendhal.demarreshs.fr/index2.php?show=volumes>

### **Une Italie à conquérir**

En mai 1800, avec ces fantasmes livresques pour tout bagage et sans aucune préparation militaire, le tout jeune homme, il a 17 ans, part à la conquête de l'Italie avec l'armée de réserve de Bonaparte. Pour sa première fois en Italie Stendhal entre dans l'Histoire (avec un grand H) à la suite d'un personnage, Bonaparte, jeune général révolutionnaire, qui va devenir un mythe fondateur de l'imaginaire européen. Vrai rite de passage qui ne fait que confirmer la vision héroïque et idéalisée élaborée au cours de l'enfance.

À cheval (c'est la troisième fois de sa vie qu'il monte à cheval), le tout jeune homme va franchir cette barrière physique, les Alpes, qui sépare sa ville natale de cette « patrie » imaginée et désirée.

\* dans la *Chartreuse de Parme* Fabrice Del Dongo fera le chemin inverse, de la Lombardie dominée par les Autrichiens il essaiera de rejoindre l'armée napoléonienne : c'est l'épisode tragi-comique de la bataille de Waterloo que Balzac avait tant apprécié.

Stendhal reçoit le baptême du feu au fort de Bard, dans la vallée d'Aosta : « La Canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion » (VHB, 946). Dans *Brulard* le récit qu'il fait de la descente du col du Grand Saint-Bernard vers Étroubles est peu glorieux ; inexpérimenté le jeune homme a peur de tomber dans le précipice :

---

\*Siccome i "Manuscripts de Stendhal" stanno migrando dalla *Maison des Sciences de l'homme* al server dell'Università Grenoble Alpes, i link indicati sono provvisori. [nota redazionale]

« Le Lac gelé sur lequel je voyais 15 ou 20 chevaux ou mulets tombés : de R en P le précipice me semblait presque vertical de P en E il était fort rapide » (VHB, 942). Plus de trente ans après c'est sa déception face à ce double rite de passage qu'il évoque dans *Brulard* : « Le Saint-Bernard, n'est-ce que ça ? » (VHB, 944 et 949), le baptême du feu « Quoi ! n'est-ce que ça ? » (VHB, 947).

\* après son dépuçelage Lamiel utilisera la même expression : « comment, ce fameux amour ce n'est que ça ! » (*Lamiel*, 896).

C'est à cheval, aux alentours du 10 juin 1800, que le jeune Henri fait son entrée à Milan, « corsia di Porta nova », « un matin en entrant à Milan par une charmante matinée de Printemps et quel printemps ! Et dans quel pays du monde ! » (VHB, 953-955).

\* nous retrouvons l'euphorie heureuse de cette entrée à Milan au début de la *Chartreuse de Parme*.

Que contenait le porte-manteau du jeune soldat qui va sillonner la Lombardie et le Piémont comme aide de camp du général Michaud ? Des livres, comme en témoigne l'« Etat des effets appartenant au c[itoye]n hm Beyle s-lieutenant à la 4.<sup>me</sup> compagnie du 6.<sup>me</sup> régt de Dragons » (<http://stendhal.demarre-shs.fr/index2.php?show=volumes>) : des classiques, Homère, Molière, Racine, Boileau, Voltaire, Virgile et Horace, et bien sûr *L'Orlando furioso*, la *Gerusalemme liberata*, et la grammaire italienne de Veneroni et de Gattel, son professeur de grammaire au lycée à Grenoble.

Mais à l'automne 1801, après un an et demi de service, la campagne d'Italie du sous-lieutenant de cavalerie tourne court, le jeune Henri Beyle est terrassé par la fièvre. Il reprendra service dans l'administration de 1806 à 1814 remplissant différentes fonctions : adjoint aux commissaires des guerres pendant la campagne d'Allemagne et la campagne d'Autriche, auditeur au Conseil d'État, inspecteur du mobilier de la couronne à Paris auprès de Vivant Denon, directeur des approvisionnements de réserve pendant la campagne de Russie, jusqu'à la chute de Napoléon en 1814 : « je tombai avec Napoléon en 1814 » (VHB, 540).

\* Stendhal essaiera de régler ses comptes avec son expérience napoléonienne en écrivant une *Vie de Napoléon*, jamais terminée.

\* C'est dans *Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse* que Stendhal va réélaborer la forte empreinte laissée par l'expérience napoléonienne

## Géographie italienne

Au cours de sa précoce expérience italienne avec l'armée de réserve de Bonaparte, Stendhal vit une expérience fondatrice qu'il va approfondir et enrichir au cours de voyages et de séjours ultérieurs. Cette Italie imaginée, puis conquise est ensuite vécue et expérimentée à plusieurs reprises :

- pour de vrais séjours d'étude, par exemple pour compléter la documentation de l'*Histoire de la peinture en Italie*, son deuxième livre publié,
- pendant sa convalescence en 1814 après les campagnes napoléoniennes,
- le plus souvent, pour le plaisir, en « touriste », dans la tradition du Grand Tour.

Dans un premier temps le pôle d'attraction majeur est Milan : c'est là que Stendhal vit l'Italie comme terre d'émancipation où règne la liberté de sentir et de penser, la terre promise de l'amour et de l'art. Il déclare dans les *Souvenirs d'égotisme* : « Je hais Grenoble, je suis arrivé à Milan en mai 1800, j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines ; là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir » (SE, 473).

Mais en juin 1821 après les premières arrestations des carbonari Stendhal doit quitter la ville du jour au lendemain, laissant à un ami ses papiers (entre autres, les cahiers de son journal) et ses livres : ils y resteront jusqu'à sa mort.

Stendhal a plutôt exploré l'Italie septentrionale et centrale : Firenze, Bologna, Parma, Modena...

\* Une curiosité : dans une petite plaquette, *Modena 1831 Città della Chartreuse* (Milano, All'insegna del pesce d'oro, 1962), Antonio Delfini a démontré, preuves à la main, que Modène, plus que Parme, a servi de modèle pour la *Chartreuse*.

Au Sud Stendhal ne va pas au-delà de Naples, Pompéi et Herculaneum. Il n'ira pas en Sicile : Sciascia a magistralement évoqué ce voyage que Stendhal n'a jamais fait mais qu'il dit avoir fait et avoir désiré faire (« Stendhal e la Sicilia » dans *Stendhal, Roma e l'Italia*, Roma, Ed. di storia e letteratura, 1985 et *L'adorabile Stendhal*, Milano, Adelphi, 2003).

Si, dans un premier temps, Milan a constitué un fort pôle d'attraction, à partir de 1831, quand il prend service à Civitavecchia, Rome va constituer par la force des choses la ville italienne de référence. En effet ce n'est qu'en 1831, il a alors 48 ans, que Stendhal va enfin décrocher un poste en Italie, de Consul de France, à Civitavecchia dans les États pontificaux : jusqu'en 1841, un an avant sa mort, il va vivre entre Civitavecchia et Rome : dix années parfois interrompus par de longs congés parisiens, nécessaires pour contrebalancer l'« ennui » romain, une « una noia feconda » comme l'a illustré Massimo Colesanti lors du colloque *Arrigo Beyle « romano »* (Rome, Ed. di storia e letteratura, 2002) :

Le 15 avril 1835, il déclare à son ami Domenico Fiore : « J'ai adoré, et j'adore encore, du moins je le crois, une femme nommée mille ans. La passion a été une folie de 1814 à 1821. J'ai obtenu en mariage sa sœur aînée, nommée Rome ; c'est un mérite grave, sévère, sans musique ; je la connais exactement et à fond ; il n'y a plus rien d'exalté ni de romanesque entre nous après quatre années de matrimonio ». Mais l'empreinte milanaise et lombarde est telle que Stendhal ne peut s'empêcher de retrouver dans les environs de Rome, aux Castelli romani, entre Albano et Ariccia, un paysage qui lui rappelle sa chère Lombardie.

Stendhal aurait voulu être inhumé à Andilly dans la vallée de Montmorency, aux environs de Paris, avec cette épitaphe « milanaise » sur sa tombe : « ERRICO BEYLE milanese visse, scrisse, amò. Qu'est'anima adorava Cimarosa, Mozart e Shakespeare. Morì di anni ... il ... » (SE, 472). « Errico » qu'il corrigera ensuite en « Arrigo » dans d'autres versions de l'épitaphe. Mais il aurait aussi voulu être inhumé à Rome dans le cimetière des Anglais près de la pyramide de Cestius. En fait il est mort à Paris, dans la rue, le 23 mars 1842, et il repose au cimetière de Montmartre.

## L'apprentissage italien

Cet apprentissage italien s'exerce dans différents domaines :

**-amoureux** : à Milan il connaît Angela Pietragrua, qu'il retrouvera dans les années '10 ; ensuite beaucoup d'Italiennes vont jaloner sa carte du Tendre : entre autres Métilde Dembowski, Giulia Rinieri, la contessa Dini, la mystérieuse Earline ;

**-musical** : dans *Brulard* Stendhal raconte qu'il a vécu un « bonheur divin » lors d'une représentation de *Il Matrimonio Segreto* de Cimarosa à Novara en 1800 (VHB, 951). Si les musicologues émettent des doutes quant à l'authenticité de ce souvenir, il est certain que, lors de son premier séjour en Italie, Stendhal a eu la révélation de l'*opera buffa* et du plaisir ressenti pendant les représentations, plaisir qu'il n'a de cesse de renouveler à chacun de ses voyages.

\* Dominique est un des pseudonymes qu'il se donne dans ses écrits personnels en hommage à Domenico Cimarosa, mais aussi au peintre Domenichino.

\* son premier livre publié est consacré à la musique, *Vies de Haydn, Mozart et Métastase* (1815), sous le nom de plume Louis-Alexandre César Bombet.

**-artistique** : le premier livre qu'il conçoit est consacré à la peinture italienne, l'*Histoire de la peinture en Italie*. Lors de son premier séjour en Italie Stendhal a l'occasion de visiter des collections privées à Brescia, et de découvrir ainsi l'école de Bologne et en particulier Le Guerchin ; il fait ainsi l'expérience du contact direct avec le tableau, expérience qu'il va renouveler avec intensité dans cette Italie, terre des arts. C'est un véritable coup de foudre qui l'ébranle face aux *Sibylles* de Volterrano à Santa Croce, coup de foudre que la psychanalyste Graziella Magherini a appelé *La syndrome di Stendhal* (Firenze, Ponte alle Grazie, 1989) : « Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux-Arts et les sentiments passionnés. En sortant de *Santa Croce*, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle les nerfs à Berlin ; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber » (RNFI 1826, 480). Si le premier livre qu'il conçoit est consacré à la peinture italienne, dans les années '30 Stendhal va collaborer très activement à la réalisation de *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres*, de son ami genevois, Abraham Constantin, peintre sur porcelaine, ouvrage qu'ils écrivent à quatre mains bien qu'il soit publié sous le seul nom de Constantin (Florence, Cabinet Vieusseux, 1840 ; voir l'édition critique établie par S. Teroni et H. de Jacquilot, A. Constantin et Stendhal, *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres*, Paris, Beaux-Arts de Paris éditions, 2013).

**-linguistique** : pour perfectionner son apprentissage de l'italien, en 1801 Stendhal traduit les *Amours de Zélinde et de Lindor*, un de ses premiers pas dans l'apprentissage théâtral auquel il se consacre pendant toute sa jeunesse (<http://stendhal.demarre-shs.fr/index2.php?show=ensemble> ).

\* à Paris, au printemps 1803, en douze jours, il lit en italien toutes les tragédies du « divin Alfieri », y compris les commentaires du dramaturge ;

\* non seulement il apprend l'italien mais il prend aussi part au débat sur la langue italienne : dans *Des périls de langue italienne ou Mémoire à un ami incertain dans ses idées sur la langue* (février-mars 1818), il analyse la situation linguistique italienne, se déclare contre le pédantisme de la Crusca, pour une langue naturelle qui évolue avec son temps, proposant la réalisation d'un dictionnaire des mots en usage.

**-politique et romantique :** au cours de son deuxième séjour milanais Stendhal est en contact avec Ludovico di Breme et les collaborateurs du *Conciliatore* (il propose à la revue deux articles qui ne seront pas retenus) : c'est l'Italie militante et combattive des *carbonari*. A la suite du « Che cos'è il romanticismo » de Lodovico di Breme, Stendhal s'engage dans la bataille pour ce qu'il appelle alors le « romanticisme », engagement militant qui va aboutir dans l'écriture des deux *Racine et Shakespeare*. Il connaissait et admirait Silvio Pellico. Par ailleurs la lecture de la *Storia delle repubbliche italiane del Medioevo* de Sismondi l'initie à l'esprit républicain et au rôle de la liberté génératrice d'énergie.

\* deux personnages romanesques portent l'écho de cet élan idéal : la noble romaine Vanina Vanini, amoureuse du jeune carbonaro Pietro Missirilli et l'ardent Ferrante Palla dans la *Chartreuse de Parme*.

Pour Stendhal, en Italie il est possible de conjuguer les deux instances de la réflexion et de la sensation. D'une part on peut y profiter d'une liberté de jugement fort appréciable : « Les gens forts de ce pays dédaignent les lieux communs, ils ont le courage de hasarder les idées qui leur sont personnelles ; ils s'ennuient à répéter les autres » (RNFI 1826, 349). Mais aussi dans ce « pays de la sensation », patrie d'Ariosto et de Rossini, « l'âme, transportée de cette fièvre d'amour pour le beau et la volupté, que l'approche de l'Italie donne aux cœurs nés pour les arts, jouit délicieusement [...] » (RNFI, 1826 440 et HPI, 252).

### **L'Italie à Paris**

L'impact avec l'Italie est si fort que quand il est à Paris Stendhal vit dans « le mirage italien », pour reprendre l'expression du colloque parisien de 1992 *Stendhal et le mirage italien* (Bibliothèque historique de la Ville de Paris). À Paris Stendhal a de multiples occasions d'approfondir à distance sa connaissance de l'Italie et de cultiver la nostalgie pour un pays qui lui tient à cœur.

Il prend l'habitude d'aller au Louvre, alors « Musée français » ou « Musée de Paris » ou « Musée Napoléon ». A partir d'août 1810 il y est beaucoup plus assidu, car, en tant qu'inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne, il est chargé de l'inventaire et de la comptabilité du Musée sous la direction de Vivant Denon chargé de la saisie des œuvres d'art puis de la restitution de ces œuvres d'art prises par Napoléon au cours de ses campagnes (traité de Tolentino, 1797). Par ailleurs Stendhal complète ses connaissances en vue de la rédaction de l'*Histoire de la peinture en Italie*, en lisant et en regardant les tableaux sur place.

Il suit avec attention et passion les programmes de l'Opéra : Rossini, Cimarosa, Donizetti, Bellini, aussi en vue des chroniques musicales qu'il publie dans le *Journal de Paris* (de 1824 à 1827). Parfois il déclare avoir vu un spectacle en Italie, mais de fait, vu à Paris, ou vice versa.

Par ailleurs il fréquente avec assiduité la communauté italienne à Paris: entre autres, sa voisine la cantatrice Giuditta Pasta, l'exilé sicilien Palmieri di Miccichè, le napolitain Domenico Fiore, réfugié en France après la défaite de la révolution napolitaine (en partie le modèle du conspirateur Altamira dans *Le Rouge et le Noir*).

**La « stendhalie »**, pour reprendre un néologisme de Julien Gracq : « Si je pousse la porte d'un livre de Beyle, j'entre en stendhalie » (*En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1980).

Toute l'expérience italienne, sur place ou à distance, est une matière première précieuse pour l'essayiste et le romancier. La réélaboration littéraire de cette expérience se concrétise sur plusieurs plans complémentaires qui parfois se recoupent. L'Italie alimente d'abord les essais : des biographies (*Vies de Haydn, Mozart et Métastase, Vie de Rossini*), des essais sur la peinture italienne (*Histoire de la peinture en Italie, Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres*), des récits de voyages (les deux *Rome, Naples et Florence, Promenades dans Rome*), et dans un deuxième temps les œuvres d'imagination : romans et nouvelles (*La Chartreuse de Parme, Chroniques italiennes*).

Dans la plupart des cas cette réélaboration de la matière italienne a lieu à Paris comme si Stendhal avait besoin d'une distance nécessaire entre la matière incandescente de l'expérience italienne et sa réélaboration à travers l'écriture. C'est à Paris qu'il écrit les *Promenades dans Rome, La Chartreuse de Parme*, la plupart des nouvelles « italiennes » réunies sous le titre d'éditeur *Chroniques italiennes* ... Tandis qu'à Rome, loin des lieux de l'activité littéraire, il écrit les *Souvenirs d'égotisme* (dans lesquels il évoque une période de sa vie parisienne), *Lucien Leuwen* (qui se déroule entre Nancy et Paris), *Brulard* (récit depuis l'enfance grenobloise jusqu'à l'entrée à Milan), *Lamiel* et une série de nouvelles inachevées pour la plupart.

Mais ce serait une erreur de s'attacher seulement au pôle italien de l'expérience stendhalienne. S'il y a un « Sud » italien il y a aussi un « Nord » anglo-saxon et germanique. L'un peut renvoyer à l'autre, dans une sorte de fusion imaginaire.

Par exemple, Stendhal évoque ainsi l'expérience physique du choc visuel qu'il vit face aux *Sibylles* de Volterrano à Santa Croce à Florence : « Je sors de Santa Croce ; je viens de revoir ma Sibylle et le tableau des Limbes. Ma Sibylle a une figure allemande dans le genre de Minette, très noblifié » (*A tour through Italy*, OI I, 788). Or Minette est la jeune Wilhelmine von Griesheim dont il est tombé amoureux à Brunswick, « la blonde et charmante Minette, cette âme du Nord », une des sources d'inspiration de *Le Rose et le Vert* et de *Mina de Vanghen*.

*Lucien Leuwen*, en partie rédigé deux étés de suite – en 1834 et en 1835 – dans les colli Albani, près de Rome, se déroule au début à Nancy, ville « française » frontalière, bien germanique. Stendhal y réélabore de la vie menée à Brunswick, en particulier les soirées près du kiosque à musique du « Chasseur Vert ». Par ailleurs, comme Stendhal le suggère lui-même dans une marginale, la table de marbre de la villa Doria à Albano est le modèle de la table de marbre près de laquelle se réfugie Mme de Chasteller après la déclaration de Lucien Leuwen pendant le bal de la marquise de Marcilly (LL, 225 et 1300, note c). Et les « bois noirs magnifiques » où se trouve le café du « Chasseur Vert » (LL, 759), comme le petit « bois qui couronnent les hauteurs d'Andilly » (*Armanche*, 154), sont une réélaboration romanesque des bois des colli Albani au sud de Rome. Et Mme de Chasteller à sa fenêtre, encadrée par les montants et le voile de mousseline, apparaît à Lucien qui la contemple d'en bas avec dévotion comme une Madone italienne.

Il faudrait relire l' « italianité » de Stendhal, pour reprendre l'expression de l'essai de Crouzet, *Stendhal et l'italianité* (Paris, José Corti, 1982), à l'aulne du cosmopolitisme européen qui a caractérisé Stendhal qui a sillonné l'Europe. Non seulement Rome, Naples, Milan, Florence, Venise, Bologne, mais aussi Londres, Berlin, Brunswick, Vienne, Linz, Moscou, Smolensk, Sagan, Dresde, ... autant de lieux qui ont marqué la géographie imaginaire de l'écrivain et qui dessinent une Europe stendhalienne « romantique ». D'ailleurs, comme nom de plume qu'il inaugure lors de la publication de *Rome, Naples et Florence en 1817*, Henri Beyle « milanese » choisit un nom germanique, Stendhal, qui vient de Stendal, la patrie de l'historien de l'art Winckelmann., auquel il ajoute un H : est-ce celui d'Henri ?

#### Sigles

*Armance Œuvres romanesques complètes*, éd. Y. Ansel et Ph. Berthier, Paris, Gallimard, t. I, 2005

HPI *Histoire de la peinture en Italie*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « folio essais », 1996

*Lamiel Œuvres romanesques complètes*, éd. Y. Ansel, Ph. Berthier, X. Bourdenet et S. Linkès, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 2014

LL *Lucien Leuwen*, dans *Œuvres romanesques complètes*, éd. Y. Ansel, Ph. Berthier et X. Bourdenet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2007

OII, *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1981

RNFI 1826 *Rome, Naples et Florence* (1826), dans *Voyages en Italie*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973

SE *Souvenirs d'égotisme*, dans *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1982

VHB *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, t. II, cit., 1982